

Bandes dessinées

Numéro 29, octobre–novembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1987). Compte rendu de [Bandes dessinées]. *Nuit blanche*, (29), 78–79.

PSYCHANALYSE DE LA BANDE DESSINÉE Serge Tisseron, PUF, 1987; 25,15 \$

C'est dans une double exploration de la BD que nous entraîne Serge Tisseron. Il réfléchit sur la lecture des bandes dessinées, sur le rythme de cette lecture, sa répétitivité, sur les préférences qu'on peut avoir pour tel ou tel album ou série. Mais ce qui l'intéresse davantage, c'est la fabrication même de la bande, le dessin (pour parler comme les psychanalystes, on aurait envie de dire son *dess-in*). Nous voici donc plongés dans une analyse du dessin, par opposition à la peinture, avec l'inévitable exemple de de Vinci, référence obligée des psychanalystes depuis Freud; heureusement, on a ici en prime l'exemple plus inhabituel (et qui nous rapproche d'un des thèmes privilégiés de la BD belge) de la peinture égyptienne.

L'ouvrage séduira certainement les férus de la psychanalyse, tous les émules et admirateurs de Freud et Lacan, et fera sourire les autres, en particulier les mordus de BD. Il faut dire que ces derniers ne constituent pas le public cible de Tisseron. Il ne travaille pas à partir d'une BD en particulier, ni même sur une série, école ou genre, contrairement à ce que pourrait laisser croire la vignette sur la couverture, mais sur l'image BD en général, sur l'interaction entre l'image, la parole, l'onomatopée dans la case, sur la façon dont le lecteur est entraîné dans un univers non pas de rêve, mais semblable à celui du rêve. Cela on s'en doutait un peu; on sera plus surpris d'apprendre que la lecture de la BD s'apparente au fétichisme...

Suis-je réfractaire? J'ai retenu surtout les propos sur la graphie, sur le dessin, et n'ai pas tout à fait été convaincue par les propos sur le fétichisme, qui me semblaient concerner les lecteurs plus que les lectrices... Enfin, je ne sais plus... À cette lecture, j'ai moi-même été entraînée dans un univers semblable à celui du rêve.

Andrée Fortin



LE LOURD PASSÉ DE LAGAFFE André Franquin Dupuis, 1987; 8,95 \$

Héros sans emploi dans les pages du journal *Spirou* pendant de nombreuses années, voilà que le gaffeur Gaston Lagaffe nous revient avec la parution d'un nouvel album, au moment même où son père spirituel André Franquin vient de se remettre à sa planche à dessins. Il s'agit du quinzième album du célèbre gaffeur, et le premier à se retrouver sur les tablettes de nos librairies depuis la parution de *Gaffes et gadgets*, à l'automne 1985.

Ce nouvel album de Gaston Lagaffe, qui porte la numérotation R5, ne constitue pas, comme son prédécesseur d'ailleurs, tout à fait une nouveauté puisqu'il rassemble des gags déjà parus dans les pages de *Spirou* que Franquin, à l'époque, avait choisi de ne pas retenir lors de la publication en album.

Et qui plus est, l'album (paru au printemps dernier) s'est fait attendre pendant plusieurs mois au Québec, alors que les nouveautés de la maison Dupuis ont cessé de nous parvenir de ce côté-ci de l'océan Atlantique. Cette longue attente est par contre largement compensée puisque *Le lourd passé de Lagaffe* réunit une intéressante collection de

GASTON



HORS JEU



enki bilal & patrick cauvin

gags en attendant que Franquin nous offre les inédits en cours. L'effet est plus réussi que le récent *Lucky Luke, Nitroglycérine* (scénario de Lo Hartog Van Banda), typique de l'après-Goscinny avec cette impression de déjà vu.

Benoît Bilodeau

HORS JEU Enki Bilal et Patrick Cauvin Autrement, 1987; 24,95 \$

Si l'on admet que le roman d'anticipation est une projection, sous couvert de futurisme, de préoccupations strictement contemporaines, il est significatif d'y constater la présence généralisée de la violence. *Hors jeu*, le très symétrique album d'Enki Bilal et Patrick Cauvin est exemplaire sur ce point: l'extrapolation du soccer qui y est faite tolère les manifestations de violence — plutôt: s'en repaît. Le scénariste Cauvin a en effet décortiqué les différents aspects du jeu et de l'*hors-jeu* (admissibilité des femmes, trucage des matches, effets de l'activité sexuelle sur la performance, valeur rituelle du foot, dopage, physiométrie de la détente musculaire, etc.) pour en proposer des mutations hyperboliques affectant, dans le sens de la contre-utopie, joueurs, aire de jeu et transmission des joutes.

Sans doute le résultat est-il heureux dans la mesure où les effets d'anticipation (permutations géographiques, anachronismes fins, mots anglais, syntag-

mes numériques, gigantisme) mettent en évidence la prégnance mythique du sport. On veut bien considérer le soccer en même temps comme un microcosme politique et culturel et comme un système auto-suffisant générant ses joies pures, ses drames autonomes. Cauvin ne s'en prive pas, par la bouche du narrateur — sorte de René Lecavalier sur la touche. Le dessinateur Bilal non plus avec une iconographie qui rappelle plus que jamais ses origines (donc ses fantasmes) slaves — cela à une époque où l'on s'effraie de voir dans le sport de l'Est un vaste labo médical et sur les terrains des versions de chair de *L'ouvrier et la kolkhozienne*. Tout cela concourt à faire du football le lieu possible de la déshumanisation (dopage, entraînements robotisants, greffes, implants autopunisseurs).

La série lancée par Autrement avec *Los Angeles* (du même Bilal, le scénario étant cette fois-là signé par Pierre Christin) a l'immense mérite de laisser les tandems narratifs libres de la forme. Cauvin et Bilal ont choisi de s'en tenir à l'alternance systématique du texte et de l'illustration (l'un en regard de l'autre), cela encadré par un prologue et un épilogue que l'on distingue visuellement par le traitement de l'image et de la typographie. Que dire du travail d'Enki Bilal — car les lois du marché font que c'est surtout à lui que l'on porte attention? Le chromatisme exacerbé chéri par le sport (imagine-t-on le match télévisé des Gris contre les Beiges?) est constamment étouffé par les réseaux à l'encre, irréguliers, qui s'emparent, dans son dessin, de toutes les matières, vivantes et inanimées. Il y a aussi chez Bilal, curieusement, une opacité omniprésente qui rappelle l'émergence du bitume dans la peinture et qu'il se fait «par-donner» par des brumes de pastel blanc. L'effet produit est déréalisant et l'accablement sert très bien le sombre scénario de Cauvin. Il reste toutefois que la lourdeur, pour être inquiétante (donc belle) dans un cadrage régulier, est impuissante à rendre compte de la fluidité du soccer, fût-il brutal et futuriste.

Gilles Pellerin

LE SIGNE DU TAUREAU Cothias-Marcel Glénat, 1987; 9,95 \$

Je me demande si un autre média que la B.D. se prête autant à une psychothérapie. De fait, au lieu de confier ses bibittes à un psy, il suffit de trouver une maison (sérieuse) pour publier ses phantasmes illustrés en étincelantes couleurs. Dans le cas à l'étude,



un très terne employé de bureau doté d'une capacité certaine de bandaison finit par découvrir son but et son destin dans la vie. Entre cour et jardin, le lecteur aura vu beaucoup de seins et de culs, presque autant de vulves affamées, toujours le même pénis, un peu de sang et deux hyper symboles sexuels: un chien de race et un taureau.

Il y a beaucoup de boulot dans ces planches: de très belles images aux contours un peu imprécis sur un fond sombre ou très tamisé; on dirait des aquarelles. Pour le contenu, là mes aïeux, c'est d'un cucu à faire râler, d'une niaiserie à garrocher par les fenêtres, au moins aussi vide qu'un dialogue de film porno de série C.

Au prix de détail de cette galette, dommage que le ramage ne soit pas à la hauteur du plumage.

Claude Régnier

LE PREMIER VOYAGE Baudoin Futuropolis, 1987; 16,95 \$

Malgré ce neuvième album, l'œuvre d'Edmond Baudoin reste encore confinée à de trop rares privilégiés. Bien sûr, il n'aura guère joué les recettes du «best-seller»: jamais il n'a misé sur la série «à suivre», il travaille exclusivement en noir et blanc; de plus, à l'action tonitruante, il préfère les mondes plus intérieurs. Tout cela, et son graphisme cru, sa modestie, sa discrétion médiatique font qu'une œuvre majeure risque de demeurer trop confidentielle. Pourtant, en quelques albums (*La peau du lézard*, *Un flip coca*, *Un rubis sur les lèvres*) s'est construit un des univers les plus riches de la bande dessinée contemporaine.

Le premier voyage ne se résume pas: longue dérive d'une



journee de celui qui, un matin, renonce à prendre sa voiture pour le boulot et décide enfin de prendre ce chemin de traverse que nous croisons tous sans arrêt. L'album réitère ce miracle que l'on croyait réservé à la seule littérature de quelques-uns (comme Sarraute): le parcours du fil tenu entre sentiments et quotidienneté, l'exploration méticuleuse des couleurs d'âme, l'intérieur des émotions. Récits à plusieurs voix, plusieurs temps, les planches de Baudoin sont toujours de fascinants itinéraires où le trait large, faussement maladroit parcourt à chaque fois de nouveaux espaces graphiques, constamment en quête de nouvelles possibilités d'expression. Les fragiles interpénétrations entre fantasme et réalité ont-elles déjà été mieux vendues? Le travail de Baudoin laisse mieux que nul autre poindre une rare vie: le tremblement émotionnel. Avez-vous lu Baudoin?

Philippe Sohet

LA MÉMOIRE DE LA LUMIÈRE Kim Stanley Robinson J'ai lu n° 2134, 1987; 6,95 \$

Il est loin le temps où la SF n'avait que peu à voir avec la littérature. En fait, peut-être cette époque n'a-t-elle existé que dans la tête de certaines gens peu aptes à comprendre ce nouveau genre, puisqu'il y a eu Schelley, Wells, Verne, Renard, Sturgeon...

Saluons donc l'arrivée de Kim Stanley Robinson, jeune homme bardé de diplômes littéraires et qui, s'il manie déjà la plume avec maestria, ne s'en sert pas pour cacher son manque d'idées ou de profondeur mais plutôt pour magnifier la puissance de ces dernières tout en les rendant accessibles à ses lecteurs.

La mémoire de la lumière est un chef-d'œuvre à plus d'un point de vue — et lisez donc, tant que vous y êtes, *Les menhirs de glace*, joli tryptique sur une humanité en proie à l'immortalité et aux pertes de mémoire, chez Denoël, ou encore *Le rivage oublié*, toujours chez J'ai lu — et tant l'écrivain que le mélomane qui m'habitent ont été enthousiasmés par ce roman. Car il s'agit d'un roman de science-fiction qui prend la musique comme thème central.

Un auteur à lire de toute urgence, la plus belle découverte que vous puissiez faire cette année même si vous n'êtes pas tellement friand de SF. Car les autres, ceux qui la côtoient un tant soit peu, ont déjà lu ce bouquin, que dis-je, ces bouquins!

Jean Pettigrew



CASSE-TÊTE CHINOIS Frederik Pohl J'ai lu n° 2151, 1987; 6,95 \$

Au moment où l'Union soviétique courtise les États-Unis d'Amérique sur le désarmement, où l'Europe s'affole devant l'idée d'un retrait des missiles à courte portée, que la Suède détecte à nouveau un taux de radiation anormal dans son atmosphère, on ne peut que frémir à la parution d'un livre SF qui prend pour acquis l'annihilation mutuelle des deux superpuissances et la destruction presque totale de la planète... si on excepte quelques centaines de millions de Chinois.

Frederik Pohl, vieux routier de la SF américaine et grand amateur de politique, ne pouvait passer outre à cette réalité. La peinture d'une Amérique future colonisée par les ressortissants du Pays — lire Chine! — est d'ailleurs tout à fait convaincante et la première moitié de *Casse-tête chinois* est grandiose — on pense aux belles uchronies de Dick et Roberts, soit l'Allemagne et l'Espagne grandes gagnantes de leurs guerres respectives!

Cependant, Pohl est aussi un petit rigolo et c'est pourquoi l'histoire se corse avec l'irruption dans ce beau monde d'un vaisseau spatial voulant libérer les États-Unis. Alors là, tout bascule dans le vaudeville... intelligent: une nef d'exploration américaine recueillie par des ETs farfelus qui épousent leur cause, une population américaine Ets où il y a 170 femmes pour un homme, une glorification de l'idéologie américaine absolument cradingue par tous ces hurluberlus de l'espace, une guerre qui pourrait bien anéantir pour de bon la Terre et tous les peuples qui y restent...

On rit à gorge déployée mais le rire ne tarde pas à devenir jaune — sans jeu de mots — quand on se prend à lire *Casse-tête chinois* au deuxième degré. Mais peut-être vaut-il mieux s'en tenir au premier et espérer que notre réalité, elle aussi, ne restera qu'au niveau primaire d'un honnête vaudeville.

Jean Pettigrew